

Revue critique d'histoire et de littérature. 1934.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Gil Vicente, de l'humanisme sentencieux de Sá de Miranda et même de l'épopée de Camões.

La supériorité de M. Rodrigues Lapa sur ses devanciers apparaît nettement dans les appréciations littéraires. Il montrait déjà, dans la discussion du problème controversé des origines, où chaque romaniste a dit son mot, une information très étendue jointe à un sens critique avisé. Au point de vue portugais, son enquête marque un progrès décisif. On regrettera sans doute qu'il ait passé sous silence la *Virtuosa bemfeitoria* de l'infant D. Pedro et parlé un peu trop rapidement de Ruy de Pina. Mais il amorce des recherches nouvelles et dénonce impitoyablement les lacunes. Ce manuel très dense, où la pensée est aussi ferme que l'expression, fait bien augurer des travaux du *Centro de estudos filológicos* dont M. Rodrigues Lapa est l'animateur.

G. LE GENTIL.

Al-Andalus, Revista de las Escuelas de Estudios arabes de Madrid y Granada. Dres : Miguel Asín PALACIOS y Emilio Garcia GOMEZ. Madrid, Calle de San Vicente, 60 ; vol. I, fasc. 1 y 2, 1933 ; in-8°, 492 pages ; vol. II, fasc. 1, 1934 ; in-8°, 260 pages.

Une initiative du gouvernement espagnol particulièrement heureuse et significative, a érigé, en janvier 1932, deux centres officiels d'études arabes, l'un à Madrid, l'autre à Grenade. L'Espagne témoigne ainsi d'un sentiment d'obligation intime à l'égard de l'héritage culturel que lui a transmis la civilisation musulmane. Huit siècles de vie commune n'ont pas été évidemment sans laisser de traces profondes dans la structure spirituelle de la nation ; mais lorsque l'on songe au tragique destin des Khalifats arabes de l'« Andalousie », l'émotion et la sympathie se mêlent en présence de ce juste retour des choses : ainsi donc, après l'apaisement de passions séculaires, l'Esprit finalement s'affirme avec un unique souci de justice, de recherche sereine et fidèle. Ce n'est pas, loin de là, que les travaux et les découvertes ne soient en ce domaine qu'à leur période initiale ; plusieurs générations d'arabisants espagnols ont su déjà, grâce à une ténacité infatigable et malgré des moyens de fortune, accumuler des résultats considérables. Le maître qui, à la fin du siècle dernier, insuffla son zèle à tous, D. Francisco Codera, fut véritablement le type du savant héroïque ; seul, utilisant ses élèves comme collaborateurs et comme typographes, il mena à bien la tâche d'éditer en arabe les dix tomes de la *Bibliotheca Arabico-Hispana*. Il est juste de rendre hommage à la mémoire de ce savant qui s'imposa une vie ascétique, comme à la mémoire des vocations suscitées par lui, aujourd'hui

que l'aide officielle vient consacrer leur effort, en dotant dignement deux institutions grâce auxquelles leurs continuateurs pourront élargir encore le champ de leurs recherches.

En témoignage de leur activité les deux Écoles publient en commun une Revue qui, selon son titre *Al-Andalus*, doit être spécialement consacrée, sans exclusion formelle pourtant, à l'Islam espagnol ; un fort volume annuel paraissant en deux livraisons, tel est le cadre choisi. Les directeurs en sont MM. Miguel Asin Palacios, dont l'œuvre forme dès maintenant un monument imposant et un tout organique, et Emilio Garcia Gomez. Pour apprécier la haute conscience, le sérieux et la noblesse de leur effort, il suffit de relever dans leur déclaration préliminaire des lignes telles que celles-ci : « L'*arabisme* espagnol, à la différence de ce qui se produit chez beaucoup de nations d'Europe, n'est pas pour nous une pure curiosité scientifique, sans contact avec le monde ambiant et déraciné de tout intérêt humain ; il n'entremêle pas non plus la ferveur spirituelle à certaines commodités mercantiles ou impérialistes. Les études arabes sont pour nous une nécessité intime et chérie, puisque, comme nous le disions au début, elles se rattachent à de multiples pages de notre histoire. » Cela revient à poser en termes excellents les conditions mêmes de toute vocation réelle d'arabisant ; nul doute que cette activité scientifique ne rayonne, en Espagne et hors d'Espagne, en prolongements spirituels féconds et peut-être inattendus.

L'importance des mémoires publiés dans les trois fascicules parus jusqu'à ce jour exigerait une discussion dépassant les limites d'un compte rendu. On voudrait du moins brièvement inviter ici à leur lecture.

I. Comme de juste, cette publication appelée à prendre brillamment rang parmi ses aînées, s'ouvre par une contribution importante du maître actuel de l'école des arabisants espagnols, M. Asin Palacios. A qui s'est familiarisé avec son œuvre, le thème proposé ici révélera immédiatement une connexion intime avec l'ensemble de cette œuvre et le souci qui lui est cher. « Un précurseur hispano-musulman de saint Jean de la Croix. » Il s'agit de Ibn 'Abbad de Ronda, mystique d'origine andalouse, célèbre par ses épîtres spirituelles ou « lettres de direction » ; il mourut à Fès (1394), où il était honoré de l'amitié du sultan Abū 'Abbas et exerçait les fonctions d'*imām* et de *khālib* (prédicateur à la grande mosquée de Qarawiyyin). Comme d'autre part M. Asin prépare actuellement un nouvel ouvrage sur la mystique d'al-Ghazālī et ses origines chrétiennes, il convient d'attendre pour considérer l'ensemble de la démonstration. Dès maintenant pourtant, si l'on se réfère à un travail antérieur sur Ibn 'Arabī (*El Islam cristianizado*, Madrid, 1931), on peut facilement saisir le pivot de la question, le complexe qui fait surgir ce problème de

filiation. Le thème caractéristique de toute l'école mystique dite *Ṣadilīya*, à laquelle appartient Ibn 'Abbād, est le renoncement aux *charismēs* : les mystiques de cette école, prenant comme base métaphysique l'absolue transcendance divine et son inaccessibilité à toute représentation analogique, développèrent une doctrine du renoncement à tous les appétits et à toutes les prérogatives de la créature, et représentèrent en termes symboliques les étapes de la « voie purgative de l'âme » : le jour et la nuit, l'expansion de l'âme dans la douceur spirituelle, ou au contraire sa contraction, sa « géhenne », dans le vide et le dépouillement, lesquels sont en même temps libération. Or M. Asin relève dans la doctrine des états théopathiques une telle communauté de lexique entre l'école arabe *ṣadilī* et l'école carmélitaine, qu'elle ne peut être à son avis l'effet d'une simple convergence accidentelle entre expériences humaines semblables en leur fond ; en outre, la terminologie arabe fournirait un prototype et une explication du lexique d'un saint Jean de la Croix, qui autrement reste sans antécédent immédiat et assez énigmatique.

Il faut bien reconnaître une similitude étroite entre certains termes typiques tels que l'arabe *qabḍ* d'une part, signifiant proprement « saisir en enserrant » (comme l'oiseau refermant ses ailes), donc une contraction, un resserrement dans la chose (et aussi « faire mourir », Dieu seul étant dans ce cas le sujet de l'action), et le terme espagnol *aprieto* d'autre part ; entre l'arabe *baṣṭ*, élargissement, déploiement, et l'espagnol *anchura*. On peut sans difficulté multiplier les comparaisons. Une hypothèse explicative de convergences aussi frappantes peut-elle se fonder sur les choses mêmes, sur la matérialité des faits ? Si oui, c'est le fait de la transmission littéraire qu'il s'agit alors de rendre vraisemblable.

Ici il importe de distinguer les conditions bien différentes dans lesquelles se pose le même problème à l'autre extrémité du monde islamique. On sait comment Wensinck s'est appuyé sur des faits de lexique et de structure pour fonder sa thèse de la liaison du soufisme avec les écoles mystiques des églises orientales, liaison qui apparaît plus tard en sens inverse entre un Bar-Hebraeus et un Ghazali. Tout récemment cette thèse a été défendue encore avec raison par M. Mingana, dans une édition de textes mystiques syriaques des VII^e et VIII^e siècles, où est mise particulièrement en valeur la doctrine de l'illumination intérieure. Il y a plus d'ailleurs qu'une analogie entre le φωτισμός de la mystique grecque et le fondement de la philosophie illuminative d'un Suhrawardī (*ishrāq*). En tout cas très différentes étaient la situation linguistique et religieuse des chrétiens de Syrie vis-à-vis de leurs voisins musulmans, et celle des infortunés débris des Maures, demeurés en Espagne après la « reconquête ». Sans doute il y avait des fissures dans l'application des décrets royaux ;

de même qu'il y eut des intrépides qui surent faire pénétrer en contrebande les livres luthériens, de même les statistiques officielles attestent la survivance tardive des éléments *morisques* jusqu'au cœur de l'Espagne. Peut-on prouver positivement que ces milieux pratiquaient les théories mystiques de l'école *šādīlī* ? M. Asin relève tout au moins un indice assez suggestif (cf. p. 33-35) : c'est que parmi les pays de l'Afrique du Nord qui recueillirent les expatriés, la Tunisie et le Maroc devinrent particulièrement les nouveaux foyers des morisques expulsés en masse. Or, jusqu'à nos jours les Universités musulmanes de Tunis et de Fès, continuatrices de la tradition andalouse, ont témoigné un honneur tout spécial à la mystique *šādīlī*, et le commentaire écrit par Ibn 'Abbād aux *Hikam* est resté le *Text book* de l'enseignement mystique. En présence de cette diffusion parmi les milieux islamiques occidentaux, ne peut-on pas avancer que les morisques espagnols du XVI^e siècle n'étaient pas eux aussi sans l'honorer pratiquement ? Sans doute, et il serait téméraire de rejeter *a priori* l'hypothèse. Mais les conclusions peuvent-elles dépasser ce stade hypothétique ? Difficilement aussi. M. Asin lui-même ne se reconnaît pas encore le droit de confirmer l'hypothèse de la transmission littéraire, mais en une ample vision il montre le cycle grandiose à pressentir : la pensée évangélique et paulinienne greffée sur l'âme de l'Islam, insérant sa sève dans la riche frondaison de ses vocations mystiques, et retrouvée plus tard, dans l'Espagne du XVI^e siècle, par des chrétiens qu'attiraient l'originalité des images et la délicatesse des analyses psychologiques, et qui ne soupçonnèrent peut-être même pas leur filiation islamique.

Quelque jour un texte nouvellement découvert ou mieux compulsé permettra-t-il de supprimer ce « peut-être » et ce négatif ? Il n'en resterait pas moins qu'ici plus encore que dans le cas de toute autre totalité spirituelle, la prédétermination du tout s'exerce sur les parties. Termes du lexique technique, doctrines et pratiques, s'appellent en écho ; aucune morphologie, aucune sociologie du savoir, ne peut se permettre de les déplacer horizontalement, pour ainsi dire, de les faire varier, à fin d'enquête, comme phénomènes d'une essence en soi. L'herméneutique des sciences de l'esprit ne peut confondre sa tâche, le sens des connexions à saisir, avec l'analyse et la démonstration propre aux sciences de la nature. Ce qui importe en chaque vocation, c'est l'ordre de préséance des fins *hic et nunc*, le commandement personnellement reçu et imprévisible. En parler à distance n'aurait donc aucun sens. On ne le peut qu'à la condition d'entendre *actuellement* soi-même la propre question, l'exigence morale de la vie de l'Autre. C'est ici qu'en dépit de toutes les critiques qu'on lui a opposées, nous apparaît la vérité de l'immense labeur de M. Asin ; non point en un domaine impersonnel et abstrait, mais dans ce

présent qui possède chaque fois son actualité. M. Asin est certainement de ceux qui ont pu se frayer le mieux un passage jusqu'au sanctuaire de l'âme d'un Ibn 'Arabī ; ce qui demeure vrai, *existentiellement* vrai, c'est la réponse qu'il en a rapportée.

La suite de réflexions qu'appelait le précédent mémoire nous oblige à ne signaler que brièvement les autres travaux contenus dans ce cahier. On y trouve de M. E. Garcia Gomez, codirecteur, quelques observations suivies d'un index, sur un texte des plus importants de la littérature arabe andalouse du XIII^e siècle : la *Qaṣīda maqṣūra* d'Abū'l-Ḥasan Ḥazim al-Qarṭajannī ; — un travail sur « une version arabe abrégée de l'*Histoire d'Espagne* d'Alphonse le Sage » de M. Melchor Antuña ; finalement de précieuses remarques de M. Millas Vallierosa sur « le littéralisme des traducteurs de la cour d'Alphonse le Sage », présentées à l'occasion d'un traité astronomique d'Azarquiel.

II. Le second fascicule contient une série de mémoires sur des thèmes variés et originaux. M. Asin a extrait d'un ouvrage de Ibn al Ṣaykh, le *Kitāb Alif Bā* ou abécédaire (XII^e ap. C.) une nouvelle description du phare d'Alexandrie, que l'on ne se serait certes pas attendu à trouver dans cet ouvrage. La description détaillée, pittoresque et exacte, a le mérite d'être donnée par un témoin oculaire et un fin observateur. M. Asin a groupé ensuite tous les textes des géographes arabes concernant le phare d'Alexandrie, avec une table d'équivalence des unités de mesure. Son travail est complété par une ingénieuse « interprétation graphique » de la description de Ibn al Ṣaykh, due à M. L. Otero. — Une note de M. Prieto Vales sur une pièce rare de « numismatique qarmate », est suivie d'une présentation du « royaume de Grenade en 1465-1466 d'après les souvenirs d'un voyageur égyptien », par M. G. Levi della Vida. Si le voyageur est un peu superficiel et ingénu, son cas illustre du moins les relations de l'Égypte et de l'Espagne musulmane, et on ne peut lire sans émotion les pages où il traduit son émerveillement devant la splendeur de Grenade et son pressentiment de la ruine prochaine, alors que ses frères musulmans s'épuisent en guerres intestines. — Le mémoire de M. Angel Gonzalez Palencia sur les « précédents islamiques de la légende de Garin » est une recherche comparative bien documentée de littérature religieuse ; les coïncidences entre la légende musulmane de l'ermite Barṣiṣa et celle de Garin succombant aux suggestions du diable, sont telles qu'elles font soupçonner une connaissance de la première dans les milieux chrétiens du XIII^e siècle, bien qu'il soit difficile de repérer les voies de transmission.

Un nouveau travail de M. Nykl sur « la poésie des deux côtés des Pyrénées vers l'an 1100 » vient s'ajouter à ses recherches concernant les

influences arabo-andalouses qu'il est possible de déceler chez les troubadours, et à ses éditions d'Ibn Dāwūd et d'Ibn Hazm. Si ses patients travaux éclairent le processus par lequel l'Europe médiévale s'appropriâ le fond idéologique et les formes littéraires du monde musulman, il y a lieu de constater aussi le phénomène inverse qui n'est autre que celui de la littérature *aljamiada*. C'est pourquoi un choix heureux a fait conclure ce volume par une substantielle étude de M. Jaime Oliver Asin sur « un morisque de Tunis, admirateur de Lope ». Cette étude est basée sur un manuscrit de la collection de Pascual de Gayangos ; il s'agit de l'anonyme appartenant au dernier résidu musulman qui subsista en Espagne jusqu'au décret de 1609, par lequel Philippe III mettait brutalement et définitivement un terme à toute fonction historique de l'Espagne musulmane. Les exilés se réfugièrent à Tunis ; personne ne protesta en Europe contre cette mesure, pas même les philosophes de la Renaissance qui pouvaient, eux au moins, comme le remarque l'auteur, soupçonner ce que la science moderne devait à l'Islam médiéval. Il reste que l'activité littéraire de ces derniers morisques indique un problème culturel très attachant : « l'assimilation de la forme littéraire espagnole par l'islam péninsulaire ». Sans doute ils taisent les noms chrétiens des poètes classiques, de même que les troubadours de Provence turent l'origine arabe de leurs rimes. Mais ce ne fut là qu'un émouvant crépuscule ; l'isolement complet du reste du monde islamique rendait inévitables la décadence et l'extinction.

III. Avec ce troisième cahier commence le second volume de la publication. Quelques feuillets liminaires contiennent un hommage à la mémoire du P^r Ribera, décédé le 2 mai 1934. On y trouvera brillamment résumée la carrière de l'infatigable chercheur, digne émule de Codera, qui fut à Saragosse, avant de l'être à Madrid, le premier professeur d'arabe qu'il y ait eu depuis le départ des Maures ! Maître vénéré de trois générations d'arabisants, certaines de ses thèses parurent audacieuses, mais l'intuition s'en est révélée indéniablement féconde, et l'œuvre est continuée aujourd'hui par de fidèles disciples.

On trouvera ensuite une communication d'un très grand intérêt de M. Asin sur « un codex récemment découvert d'Ibn Hazm de Cordoue ». Il s'agit d'un recueil (*majmu'*) appartenant à la Bibliothèque Fātih d'Istanbul, qui fut tiré de l'oubli par le Dr H. Ritter. Il contient seize traités qui, à l'exception d'un seul, étaient tous inédits, et constituent un notable enrichissement de la bibliographie d'Ibn Hazm, en même temps qu'un appendice aux cinq volumes que M. Asin a consacrés à la traduction de l'œuvre principale. Les thèmes de ces *Rasa'il* sont variés ; la seizième, assez longue, porte sur « la classification hiérarchique des

sciences » et n'était connue que par des allusions. M. Asin en donne le résumé. Il importe de noter que Ibn Hazm y propose bien moins une « théorie du savoir » ou une classification philosophique, qu'un plan de haute pédagogie conçu en théologien et en moraliste responsable. Ce plan embrasse l'encyclopédie des sciences islamiques, au terme desquelles Ibn Hazm se révèle l'homme du dilemme et « adopte une attitude parfaitement pascalienne ».

Un autre mémoire dû à M. R. Ruiz Orsetti étudie un document intéressant une période encore récente, « la guerre d'Afrique de 1859-1860, d'après un Marocain de l'époque ». — Un grand intérêt bibliographique s'attache à la minutieuse publication d'un « catalogue des fonds arabes primitifs de l'Escorial », due aux soins de M. Nemesio Morata ; parmi les quelque quatre cent cinquante volumes décrits dans cet antique catalogue bilingue, on relève avec mélancolie ceux qui ne sont plus pour nous que des titres. — Mentionnons enfin une étude en français du P^r I. Kratchkovsky sur « une anthologie maghribine inconnue [conservée] à Léninegrad ».

Il faut ajouter encore que chaque volume contient une rubrique des « Revues et livres », quelques variétés et des informations officielles. C'est donc le tableau complet d'une activité remarquable, où arabisants, historiens, philosophes, trouveront également leur bien. Soyons reconnaissants aussi de l'heureuse mesure qui a fait adopter une transcription fixe et rigoureuse des vocables arabes, conforme au système international. Évidemment la forme espagnole, consacrée par un usage millénaire, est d'une authenticité tout à fait vénérable, mais il faut avouer qu'elle ménage parfois bien des surprises aux arabisants non espagnols. Cela suggère une autre remarque ; qu'un confrère étranger se serve occasionnellement de la langue française, c'est un honneur auquel nous sommes sensibles. Ne serait-il pas possible alors qu'un confrère français soit prié de jeter discrètement un coup d'œil amical sur les épreuves ? C'est un petit service que ne refuserait aucun arabisant ; la demande serait légitime et les conséquences particulièrement heureuses. Un tel vœu d'ailleurs est inspiré par la haute estime que commande le sérieux scientifique de la Revue *Al-Andalus*.

Henry CORBIN.

Miguel ASIN PALACIOS, *Vidas de Santones andaluces. La « Epistola de la Santidad » de Ibn 'Arabi de Murcia* (Escuelas de Estudios Arabes de Madrid y Granada). Madrid, impr. de E. Maestre, Pozas, 14, 1933 ; in-8°, 202 pages.

Ce petit volume sera d'une appréciable utilité pour tout lecteur ou étudiant d'Ibn 'Arabi. On peut regretter de ne pas y trouver le texte